

Samedi 3 février 2018.

Cher Francis Peduzzi,

Bon mais là, ce n'est pas pareil - Bien sûr c'est lui que j'ai déposé ma précédente lettre, à la librairie du chenal, et je suis déjà en train de ~~re~~commencer la suivante, ce que j'écris normalement de faire. Mais là... je vous explique: d'abord je ne suis pas très fière de celle que je vous, donc, de vous déposer, elle est d'un intérêt des plus discutables, un peu "on" pour tout dire. Je suis lucide sur mon cas, vous savez. Ensuite, au point que je viens de vous le dire, j'ai donc déposé cette lettre (dûment enclose sous une enveloppe qui contient en d'autres temps les professions de foi de candidats à je ne sais plus quelle élection) au comptoir de Marie. Car même si je ne fus pas satisfait du résultat des élections, je recycle quand même - Bref, Marie me dit alors que, attendez, au fait j'avais quelque chose pour vous je ne sais plus depuis combien de temps, et elle fait surgir de derrière son comptoir une enveloppe contenant une carte charmante que vous m'avez achetée - ~~Et~~ il me paraissait nécessaire d'accuser réception toutes affaires presque cessantes: le plaisir que j'en ai conçu était abominablement urgent à vous communiquer.

Et puis vous illustrez par votre message sur cette carte ce qui est mon credo fondamental à propos de la correspondance (de l'amitié aussi, d'ailleurs): on n'est pas tenu de produire autant que son correspondant, on n'a aucune obligation, on n'a rien à rendre en retour - liberté, encre, plaisir, sans jamais de devoir ni de culpabilité. En somme, notre correspondance est équitable. Et c'est bien ainsi, si cela vous convient.

Naturellement, professeur - définitivement - de lettres classiques qui a donc vécu toujours sur les mots des autres, je ne saurais manquer d'analyser un peu ce que vous avez écrit: vous êtes en rythme ternaire, tout votre texte est découpé en petits segments de trois mots, et visuellement structuré en trois parties, l'adresse, le corps de la lettre, votre discrète signature. Et même le corps est coupé en trois minces paragraphes bien délimités. Et, par préterition, je ne mentionnerai pas les trois points de suspension dont vous avez trois fois! Autre point notable de votre lettre, l'espace... Comme c'est aérien, léger! Comme dans les porcelaines japonaises, où l'important

n'est pas tant le motif que le fond qu'il laisse apparaître en résonance. Gracieux message... Vous avez sans doute déjà remarqué que c'est une performance dont je suis incapable. Tu alors, écrire sur un bloc de correspondance au format 60x80, centimètres j'entend ? Il pourrait alors comporter des blancs.

Bon, j'arrête de parler de vous. Comme on dit quand on n'arrête pas de parler de soi...

Mais, bon, nous voici arrivés à la mi-février, le mariage des oiseaux comme on disait autrefois. Je sais bien que je me répète, mais sur la brochure et dans les journaux la photo de ces deux pauvres ours est terriblement douloureuse. Au cas où il serait comique que des animaux imitent les humains, on les oblige à se tenir debout, et par des moyens barbares : l'un des deux a une canne attachée à la patte avant gauche (vous remarquerez qu'il ne tient pas cette canne), l'autre a les deux pattes avant immobilisées par un appareillage qui empêche de plier les « mains », et par conséquent, tirés par des chaînes, ils ne peuvent avancer qu'en position debout, au prix de douleurs que rien ne leur permet d'exprimer. Je n'oublie jamais que si l'homme a besoin de la nature, la nature n'a pas besoin de l'homme. Et je me réjouis que les ours soient analphabètes, et ne puissent donc apprécier leur supposée « gouaille », même partagée avec Denis l'avant. La répulsion que m'inspire cette page a été suffisante pour me dissuader d'aller voir ce spectacle. Mais j'ai bien conscience que mon sentiment est purement personnel - même si je peux aussi arguer que la souffrance brute (et elle l'est nécessairement chez les animaux, ou bien chez les enfants, les gens très âgés, les êtres démunis, en situation de faiblesse) est insupportable en ce qu'elle ne peut pas être transcendée par ceux qui l'éprouvent. Quant à savoir si la montrer a une fonction et une efficacité éducatives... on le pense... on le croit... on l'espère... mais ? Je n'oublie jamais cette réflexion dont j'ai perdu l'origine : « Toute pédagogie de l'horreur est appelée à en reproduire la puissance ». En même temps, l'amnésie ou la cécité volontaires sont-elles souhaitables ? J'ai bien conscience de la lâcheté (la mienne, donc) en même temps que de la nécessité, pour son propre équilibre, de quitter la douleur et l'horreur du monde. Pourrait-on être heureux, pourrait-on seulement assumer sa propre vie, voire prolonger la vie en mettant des enfants au monde, à ce

monde, si on avait la conscience permanente de cette douleur? J'entends une autre formulation de ce même constat dans cette réflexion de Jerry Lewis vers 1980: « Puisque le bonheur n'existe pas, tâchons d'être heureux sans. » Et puisque mon regard erre autour de moi tandis que je réfléchis à la moins mauvaise rédaction de ce que j'essaie de vous écrire, je vois par les fenêtres les petits perce-neige qui balancent leur triade de pétales blancs dans l'herbe, les brèves de jardin dont la peinture s'écaille, les rosiers ensauvagés déjà prêts à bourgeonner, le désordre familial de mon jardin, la lumière pure du soleil d'hiver - une "beauté" qui n'est guère perceptible qu'à moi... - et me reviennent en mémoire cette page bouleversante de la bouleversante « Promesse de l'aube » de Romain Gary, sublime: adolescent, désespéré de ne pouvoir seulement alléger la misère de sa mère, il s'enfuit au bord d'une vraie forêt, et ses yeux se posent sur le ciel bleu, la lumière, un mimosa, leur beauté indifférente, et il a alors ce qu'il appelle « sa première pensée d'adulte » et c'est que « le monde donnait bien le change. »

Petit codicille botanique, avant que de poursuivre le fil paresseux de cette lettre: je sais bien que les surnommés « pétales » des perce-neige sont en fait des sépales, et que la fleur per elle-même, c'est cette radieuse et minuscule corolle blanche striée de vert qui cachent les sépales blancs, un scrupule m'oblige à le préciser.

de l'importance du minuscule...
Serez-vous, j'ai depuis très longtemps le sentiment conjoint de l'épaisseur de l'instant et de l'impuissance de l'écriture à en faire état. C'est que l'écriture est un acte linéaire et proprement monodique, alors que l'instant est comme feuilleté (feuilleté tel un millefeuille, feuilleté tel un livre) en une superposition de pensées, de sensations, et de sentiments simultanés, mais dont on ne peut faire état que successivement. Vivre, c'est suivre un fil tenu, immatériel, dans un recueillement et une attention tendus vers le fugace, c'est être dans l'acuité, la conscience réceptive à ce qui nous traverse, c'est lire toutes les pages de l'instant ensemble mais ne pouvoir en écrire qu'une seule... Ma mère nous disait, quand nous étions enfants, que bien avait chaque parcelle de l'existant présente à chaque instant à sa conscience, ce qu'elle appelait « la création continue », et que sans cette conscience jamais amoindrie, ce qui existe cessait d'exister,

s'anéantirait proprement. Une idée magnifique, n'est-ce pas ?
Dieu comme le narrateur tout-puissant du monde qu'il aurait
créé... l'écrivain parfait. Dans mon esprit, au moment où je le
formulais, le lien était clair avec mon propos initial sur
la multiplicité et l'épaisseur de l'instant, et l'impossible
gageure de l'écriture à rendre ces multiples consciences superposées
que nous en avons. Benez, en cet instant, j'entends, plus
que je ne l'écoute vraiment, une émission à la radio sur la
Syrie, j'essaie de contrôler mon écriture pour lui conférer une certaine
lisibilité, mes yeux se posent, de l'autre côté de la vitre, sur la
lumière dorée de ce début de matinée et sa promesse de printemps,
je vois un merle traverser mon champ visuel pour se référer à lui
reste des graines, je salue avec attendrissement, sur la vitre
même, les silhouettes gommées d'animaux que le petit Paul y
a collées dans une disposition élaborée qui ne doit rien au hasard,
j'en ressens une fois de plus admiration et attendrissement,
et je me reformule brièvement in petto que les petits enfants
ont un cerveau bien organisé, je sais qu'aujourd'hui est la
fête des grands-mères et alors que..., je pense à vous mon desti-
nataire (c'est quand même le moins quand on écrit une lettre)
sans arriver à anticiper votre lecture, par association d'idées je
repense à notre petit dîner, mon ami et moi, hier soir aux grandes
Tables, j'ai aussi quelque agacement à mon encontre parce que
hier j'ai oublié le livre que je lis actuellement (sur la jute !) et
ne le récupérerai que demain, j'ai la conscience de mon
corps - confort de mon siège, tiède de la température ambiante,
mais une mèche de cheveux me tombe devant les yeux - c'est,
quoi, ce x au bout du mot, qui tombe sous la ligne d'écriture ?
et puis la répétition, constatée trop tard, du verbe "tombe"
m'énerve... Vous voyez, en vrac une quinzaine d'items, et
bien sûr j'en ai omis, j'oublie peut-être même, autant d'autres,
plus évanescents, moins aisément formulables... Plus jeune,
- je veux dire : beaucoup plus jeune, il y a très longtemps - je
me disais que j'aurais aimé savoir écrire un livre qui, au
lieu de s'étaler sur la largeur et la linéarité du temps,
explorerait seulement la profondeur d'un instant fixe, et bien
sûr j'avais la claire conscience que c'était - ce m'était -
irréalisable ; et que, d'ailleurs, la linéarité et l'horizontalité
même de notre écriture signaient cette impossibilité.

Des hommes condamnés à pousser un rocher qui ne reniera jamais en arrière, ou doit-on dire à avancer vers l'inéluctable bout de la ligne? Peut-être les peuples sans écriture ont-ils plus l'impression de vivre un présent permanent? C'est une réflexion stupide, bien sûr, qui ne résiste pas longtemps à l'examen. Et ceux qui pratiquent l'écriture brustophédon, comme ont pu le faire les anciens Égyptes, ne sont-ils pas amenés à ne jamais renier le passé? Et les écritures verticales, est-ce qu'elles appartiennent à des peuples plus attachés à leurs racines? Le bon que j'observe à travers ma fenêtre (épaisseur feutrée de l'instant), que j'ai planté tout bébé, plus il s'élève vers la lumière du ciel, plus il s'ancre profondément ^{dans} la terre qui est la mémoire du lieu, de tous les lieux. Mais nous?

Ah, une petite précision sur ce qui précède: «le bon que j'ai planté tout bébé»: le bébé, c'était le bon, n'est-ce pas, pas moi. Pour le cas où vous m'auriez pris pour une enfant en grande précocité...

Je reçois ce jour le 5 mars - c'est dire que nous sommes le lundi 5 mars. Allez, vous êtes totalement pardonné pour la photo des ours, d'abord parce que vous n'avez probablement jamais martyrisé d'ours, sauf peut-être votre ours en peluche lors vos très jeunes années, et ensuite parce que la très belle page un de cette édition vous absorbe totalement: beauté de la photo, cela va sans dire, mais aussi merveilleuse citation des articles 13 et 14 de la déclaration des droits de l'homme, que l'on n'ose pas nommer universelle, tant ceux qui veulent "circuler librement" pour sauver leur peau en sont empêchés, tant les pays qui ont les moyens de les accueillir ne le font pas. Quand je croise des migrants et que j'arrive à ~~rencontrer~~ ^{rencontrer} leur regard je les salue, et savez-vous ce qu'ils répondent, à mon sourire ou à ma salutation? «Bonjour, ça va?»

Vous pourriez aussi produire un jour une couverture sur la CIDE, la Convention Internationale des droits de l'enfant (qui ne date QUE de 1989, quand même...) et dont l'article un signale: «Un enfant est un être humain de moins de 18 ans». Le 20 novembre 2019, cette convention, je n'ose dire «fêtera», aura 20 ans - et qui la célébrera? Et peut-on croire, notamment quand on habite ici, que les droits des mineurs - des enfants, donc - soient imprescriptibles et non assujettis à quelque condition

que ce soit ? Il est vrai que ce que d'aucuns (vous me suivez...) appellent l'excuse de minorité est aisé à dénoncer : quand un mineur de seize ans et demi ou dix-sept ans argue de sa minorité, si vous attendez un an ou un an et demi pour traiter son dossier, il devient évident qu'il n'est pas mineur... J'ai, présente à l'esprit, l'image de ces jeunes à la mine sombre sous leurs vêtements sombres dans des crépuscules encore assombris par les pluies - et simultanément, mes yeux se posent, de l'autre côté de la vitre, sur le somptueux petit mâle pic épeiche qui vient becqueter les boules de graise dans l'arbre de Judée - et qui va s'envoler dès que j'aurai esquissé un mouvement - et je repense à ces jeunes migrants et décidément très biblique, à la parodie de ce petit passage ^{d'un évangile} ~~et~~ ^{et} ~~regar-~~ ^{regar-}dez les lis des champs : ils ne filent ni ne tissent ; et pourtant pas même Salomon sous toute sa gloire ne fut vêtu comme l'un d'eux... qui suit un autre petit poème en prose sur « les oiseaux du ciel qui ne sèment ni ne moissonnent » et sont pourtant nourris... Honte à nous. Si les migrants étaient des fleurs ou des oiseaux...

Mais n'est-il pas temps, plus d'un mois après la date inscrite en haut de ma première page, de mettre fin à cette lettre ? Ou que je manque du désir de développer bien d'autres sujets encore, bien sûr que non, mais j'ai quelque souci de mon lecteur, que je tiens à me conserver bien en forme pour affronter de prochains envois, tiens donc. Au coup, je vous laisse même quelques lignes vides pour souffler après votre lecture, contrairement à mon habitude.

Je vous salue très amicalement,

Balthus